CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de La Monnaie (du 21 janvier au 11 février 2024). WAGNER : Die Walküre. I. Brimberg, P. Wedd, N. Stefanoff, G. Bretz… Romeo Castellucci / Alain Altinoglu.

Suite du *Ring* de Richard Wagner au Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles – annoncé jusqu'en 2025. Après *L'or du Rhin* à l'automne dernier, voici la même équipe artistique – formée par Romeo Castellucci et Alain Altinoglu – sur le volet suivant : *La Walkyrie* (1876).

Côté mise en scène, on retrouve cette épure progressive, visuellement aussi forte que particulièrement esthétique – qui culmine en particulier dans chaque fin d'acte. Le spectacle est ici total, porté par cette équation réussie entre dramaturgie et beauté visuelle, impact émotionnel et clarification scénique. La palette du célèbre metteur en scène italien s'avère classique et claire, entre blanc, rouge et noir, soulignant ce romantisme médiéval propre au Wagner de *Lohengrin*. Les Walkyries sont casquées et portent bouclier, par exemple, rétablissant la poétique des légendes nordiques et germaniques. En revanche, d'autres éléments restent

mystérieux et même hermétiques, tel que la présence d'un frigo dans lequel se trouve l'épée, au I, lui-même placé au beau milieu de vieux meubles massifs entassés les uns sur les autres… et qui finissent par se déplacer tout seuls ! Et à contrario du *Prologue*, cette première journée est assez statique, Castellucci ne réitérant pas ici sa splendide direction d'acteurs qui avait éblouie dans *L'Or du Rhin*. A la fin du spectacle, nul rocher, mais un grand écran lumineux sous lequel Brünnhilde sera comme avalée, avant qu'un anneau ne s'embrase sur les dernières notes…



Le couple incestueux est formé par le Siegmund de **Peter Wedd**, vocalement encore perfectible mais dramatiquement très juste, entre fragilité et combativité, et la Siegliende de **Nadja Stepanoff** qui, toute combative qu'elle se montre, n'a pas exactement les moyens d'une soprano wagnérienne digne de ce nom. Le pilier de la production reste ainsi sans conteste la soprano suédoise **Ingela Brimberg**, Brünnhilde ardente et puissante, aux aigus irréprochables. De toute évidence un argument pour ce Ring en cours car les chanteurs seront les mêmes tout du long de l'aventure, cohérence du cycle oblige.

L’enthousiasme reste intact face au Wotan du baryton-basse hongrois **Gábor Bretz**. L’acteur enrichit le métier du chanteur et vice versa : son souci du verbe, ses éclairages intimes, sa sincérité fondent la réussite de son approche. La prise de rôle est très convaincante : il montre la fragilité et l’humanité du dieu, piégé par ses propres lois, qui doit se soumettre à la vindicte de son épouse moralisatrice, une Fricka ici incarnée par la mezzo québécoise **Marie-Nicole Lemieux**, timbre profond et riche lui aussi, d’une remarquable épaisseur psychologique. Face à une telle force impérieuse, Wotan vaincu doit abandonner le parti de sa fille, la Walkyrie, bientôt déclassée en Brünnhilde, vierge désormais accessible pour celui qui parviendra à franchir le fameux mur de flammes. Autre personnage mémorable de cette fresque à la fois épique et humaine, le Hunding idéalement noir et démoniaque d’**Ante Jerkunica**. Le plateau vocal nous a également régalé avec les huit Walkyries qui sont vocalement à la hauteur de cette production qui convainc par sa grande cohérence (K**aren Vermeiren, Tineke Van Ingelgem, Polly Leech, Lotte Verstaen, Katie Lowe, Marie-Andrée Bouchard-Lesieur, Iris Van Wijnen et Christel Loetzsch**).



Mais le plus grand bonheur de la soirée réside dans la fosse où **Alain Altinoglu** fait des miracles à la tête de son **Orchestre Symphonique de La Monnaie**. Après sa direction de *L'Or du Rhin*, le chef français confirme ses affinités avec le répertoire wagnérien : sa lecture de la partition est un modèle de lyrisme et d'équilibre, sa baguette laissant éclater un véritable *maelström* sonore qui, plus encore qu'une manifestation de la nature, fait montre d'un incroyable pouvoir d'émotion.

Encore une grande soirée lyrique et symphonique à La Monnaie, et l'on trépigne d'impatience de découvrir, la saison prochaine, les deux dernières journées de la saga wagnérienne !

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de la Monnaie (du 21 janvier au 11 février 2024). WAGNER : Die Walküre. I. Brimberg, P. Wedd, N. Stefanoff, G. Bretz… Romeo Castellucci / Alain Altinoglu.

VIDEO : "Inside the music", Alain Altinoglu raconte "La Walkyrie" aux spectateurs du Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles

CRITIQUE, danse. METZ : Cité de la Musique / Grande salle de l'Arsenal, le 6 octobre 2023. EMANUEL GAT : "Träume", d'après des textes et musiques de Richard Wagner et Mathilde Wesendonck.

La dernière pièce du chorégraphe israélien **Emanuel Gat**, "*Träume*", a été l'un des événements majeurs du dernier Festival de Pâques de Salzbourg, car c'est la première fois que la danse était invitée au plus prestigieux des festivals de musique classique et d'art lyrique au monde. Et c'est donc une première française que la **Cité de la musique de Metz** (dont nous avons annoncé récemment la pléthorique saison dans ces colonnes) propose à son public, puisque le célèbre chorégraphe est désormais **en résidence** *in loco*, après avoir été "*artiste associé*" du Festival Montpellier Danse en 2013, puis en résidence de 2016 à 2018 dans cette même ville.



Bizarrement (ou pas…), ce sont surtout des chorégraphes israéliens (Saar Magal et son *Hacking Wagner* en 2012 à Munich) qui ont rapproché l'univers de la danse et la musique de l'antisémite notoire qu'était **Richard Wagner** – précisément ou à cause des écrits ouvertement antisémites de ce dernier. C'est ainsi que Gat a imaginé cette pièce d'une heure intitulée "*Träume*" ("*Rêve*") à partir – et en utilisant – des textes et des musiques de l'Echanson de Bayreuth (mais aussi de sa muse Mathilde Wesendonck, à qui est justement dédiée le Lied "*Träume*", dernier des cinq Lieder composant les fameux *Wesendonck Lieder*). La pièce est ici défendue par sa compagnie **Rock Riding School**, composée de treize danseurs et danseuses, et la **Grande salle de l'Arsenal** – conçue tout en bois clair par Riccardo Bofill – se transforme en véritable cathédrale d'art, grâce aux lumières réglées par Gat lui-même, tandis que sa compagnie n'investit pas seulement le plateau mais également les coursives arrières et latérales de l'immense vaisseau en bois.

Quand les spectateurs entrent dans la salle, un danseur est déjà affalé dans un grand canapé rouge, vêtu d'une robe "baroque" de la même couleur. Puis les lumières s'éteignent, et un autre danseur, vêtu d'une sorte de tutu blanc, fait son apparition derrière les piliers de bois tout en haut derrière la scène, ce dernier se mettant à énumérer des sentences extraites de "*L'Art et la Révolution*", livre majeur que Wagner publia à l'orée des années 1848/49, en opposition au gouvernement provisoire de Dresde. Et puis le séraphin blanc commence à descendre les marches depuis l'arrière-scène, sue lesquelles il est rejoint par une douzaine d'autres messagers célestes (tout de blanc vêtus aussi), et tous investissent alors l'espace entier du plateau.

Puis la musique surgit, celle des *Wesendonck Lieder* précités, qu'Emanuel Gat interprète plus qu'il ne les illustre ici : la danse ressemble à un flux associatif, d'où émerge des sculptures en mouvement, des frises corporelles ordonnées en diagonale ou des groupes d'expressions chorales. En général, le moment expressif constitue le socle sur lequel ces "rêves" s'épanouissent, telles des plantes aquatiques enlacées. Puis les treize artistes enlèvent leurs costumes blancs, dans une seconde partie, disparaissent et reviennent vêtus de robes de taffetas froissées. Entre les pauses, quand la voix de Julia Varady s'éteint (puisque c'est l'enregistrement discographique des *Wesendonck Lieder* retenu ici), les crinolines et longues traînes qu'ils arborent crissent et bruissent.

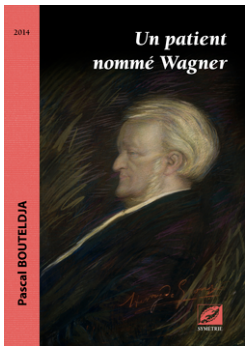
Puis, la plupart des danseurs s'assoient sur le canapé rouge pour assister au geste chorégraphique de deux, trois ou quatre danseurs, que l'on voit s'étreindre, de plus en plus ardemment, comme si une tempête émotionnelle s'emparait d'eux. Tel un ouragan, la musique entraîne le groupe de danseurs dans une spirale, puis les ramène vers les marches des escaliers. Il ne reste alors plus que deux corps dansants, au centre du plateau, modelés par une lumière tamisée… jusqu'à ce que le double organisme disparaisse dans l'obscurité. C'est tout

simplement Superbe !

CRITIQUE, danse. METZ : Cité de la Musique / Grande salle de l'Arsenal, le 6 octobre 2023. EMANUEL GAT : "Träume", d'après des textes et musiques de Richard Wagner et Mathilde Wesendonck. Photo © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Extraits de "Träume" d'Emanuel Gat (Salzbourg, avril 2023)

Entretiens. Un patient nommé Wagner… Entretien avec Pascal Bouteldja



Entretien avec Pascal Bouteldja à propos de son ouvrage : Un patient nommé Wagner (éditions Symétrie). Un an après le centenaire Wagner 2013, le docteur Pascal Bouteldja, grand connaisseur de la vie et de l'œuvre de Richard Wagner répond aux questions de classiquenews.com, soulignant combien l'homme Wagner, de santé plutôt robuste finalement dans un siècle où la médecine reste aléatoire, demeure sincère dans ses contradictions, direct et franc dans l'expression de ses idées comme l'art des sentiments portés à la scène lyrique. Son ouvrage adoucit le portrait trop caricatural que beaucoup s'ingénient à diffuser et défendre à l'égard du créateur de la musique de l'avenir et du Ring…

Que nous révèle la connaissance des maladies de Wagner sur l'homme voire le compositeur ? C'est à dire, y a-t-il des personnages de son théâtre, du Vaisseau fantôme à Parsifal qui pourraient être des miroirs du Wagner malade ?

Un tel éclairage, celui de la médecine, donne un portrait très différent – quasi compassionnel – de l'homme Wagner. Ce « Wagner malade » nous dévoile toute sa personnalité, celui d'un génial musicien-poète, extraordinaire mélange d'orgueil et de modestie, d'assurance et de doute de soi, d'ardente vitalité et de profond abattement, de mépris du monde et d'amour des hommes. Celui aussi d'un homme banal sensible aux petites joies et aux désagréments de la vie de tous les jours, aux ennuis que lui cause son corps bien vivant et « bruyant » (« La santé c'est le silence des organes » rappelait Paul Valéry) et tributaire du savoir médical (précaire !) de son temps ! Et surtout qui se comporte en être humain comme les autres en bien des circonstances. Ce malade permanent est fascinant, et on s'interroge à nouveau et autrement sur cette incroyable souffrance continue dont on se demande à quel point elle a influencé son œuvre. Récemment, le British Medical Journal, dont la presse française s'est fait l'écho (décembre 2013), a voulu démontrer que l'artiste utilisait la souffrance causée par ses migraines pour composer Siegfried. Et de voir en Mime, un migraineux ! Certes certains arguments font mouche ; mais de nombreux points du raisonnement font preuve d'une méconnaissance profonde de la vie et de l'œuvre de Wagner. Comme le rappelle Christian Merlin dans sa préface, on peut analyser et expliquer une œuvre d'art sans prendre en compte la personnalité de son créateur. Il nous semble impossible de lire la vie de Wagner à partir de son œuvre et inversement, c'est à dire à partir de thèmes, configurations, nœuds dramatiques proprement wagnériens, et qui, employés comme métaphores sont projetés sur certains traits de sa vie. Avec cet entrelacement du réel et de la fiction, on sombre rapidement dans la facilité. Non, Wagner n'est pas le Hollandais qui fuit en Mer du Nord ceux qui le poursuivent, il

n’est pas Tristan dans sa passion pour Mathilde Wesendonck et il n’est pas Walther von Stolzing rejeté par le traditionaliste Hanslick. Aussi, il m’est impossible de conclure que certains personnages soient des miroirs de l’homme Wagner « malade ».

Y-a-t-il une évolution de son état de malade selon les périodes de sa vie ? En d’autres termes, après la rencontre avec Louis II de Bavière et son soutien miraculeux, l’état de santé de Wagner s’améliore-t-il?

Aussi bizarre que cela puisse paraître, en considérant le titre de mon ouvrage, Wagner eut une santé singulièrement robuste, même si la maladie, sous des formes variées et souvent banales, lui a été familière tout au long de sa vie et fut assez présente pour être un facteur de perturbation chronique, ce qu’un jour Wagner, commenta, ainsi : « Etre mort me plairait tout à fait, mais vivre et ne jamais être bien portant, c’est désagréable… » C’est un fait, surtout dans sa jeunesse, des périodes assez longues s’écoulent sans fait médical marquant. A l’inverse, à certains moments, se sentant malade ou « mal dans sa peau », il ne tarit pas de descriptions de ses problèmes de santé dans les lettres adressées à ses proches. Bien évidemment, avec l’âge, Wagner souffrira de quelques maladies passagères plus ou moins contraignantes. Mais c’est surtout l’évolution et l’aggravation de sa maladie de cœur, qui lui sera fatale, qui fit de Wagner un vieil homme malade soumis à des maux perpétuels et multiples. Le Journal de Cosima ne cesse de mentionner les souffrances physiques et les incommodités de l’artiste qui soulignent bien la diminution de sa résistance physique. A n’en point douter, qu’il ait pu achever Parsifal et participer aux représentations du second festival de Bayreuth en 1882 semble presque miraculeux ! Il devait mourir six mois après !

En revanche si l’on considère la « santé psychique » de l’artiste, il va de soi que la rencontre « miraculeuse » de

1864 avec le roi Louis II de Bavière, l'apaisa définitivement – malgré quelques tensions dans sa vie intime (on pense à sa relation adultérine avec Cosima dans les années 1865-1868). Wagner conclue d'ailleurs Ma vie par ces mots : « Grâce à mon auguste ami, le fardeau de la vie me fut définitivement épargné ». Il ne faut surtout pas oublier qu'à la fin de l'année 1863, Wagner souffrait d'une dépression sévère, probablement beaucoup plus sévère qu'au lendemain de la révolution de Dresde en 1849. L'Anneau du Nibelung était inachevé et Tristan, terminé depuis cinq ans, n'avait toujours pas été représenté. Après le scandale retentissant des représentations de Tannhäuser à Paris en 1861, chaque tentative de représentation de Tristan échouait. Il élaborait certes le nouveau projet desMaîtres chanteurs de Nuremberg, mais il ne parvenait pas à dépasser le stade de l'esquisse musicale. Il vivait de plus une période très instable sur le plan géographique et intime. Les dettes et la solitude obscurcissait son horizon. Il fut contraint d'accepter un certain nombre d'engagements comme chef d'orchestre dans des villes lointaines pour apaiser ses créanciers. Début 1864, isolé à Vienne, sa situation devenait critique : « Il n'y a plus de place pour moi dans ce monde, je n'ai plus de goût à rien, ni pour l'art ni pour la vie ». Que serait-il advenu de lui sans l'intervention providentielle du roi Louis II ? On ne refait pas l'Histoire !

Comme connaisseur et admirateur de l'œuvre du compositeur, qu'est-ce qui vous touche tant dans son œuvre ? Et quelle serait votre ouvrage fétiche et pourquoi ?

Chaque admirateur de Richard Wagner doit – comme moi – éprouver à l'écoute de sa musique le sentiment du sublime et cet étrange envoûtement qui nous emporte au-delà de nous-mêmes et dépasse toute la mesure des sens, sans être capable de l'exprimer aussi bien que Baudelaire : « Il y a partout quelque chose d'enlevé et d'enlevant, quelque chose à monter plus haut, quelque chose d'excessif et de superlatif ».

Richard Wagner est l'artiste que je révère plus et beaucoup plus que d'autres grands créateurs, peut-être aussi à cause de sa sincérité artistique, c'est à dire la faculté que cet artiste a d'exprimer ses sentiments et ses idées de la manière la plus naturelle et la moins conventionnelle possible, sans le désir de paraître autrement. Et à la question de savoir quel ouvrage de Richard Wagner je préfère, je répondrais Les Maîtres Chanteurs. La sincérité dans l'art, cela peut s'appeler le naturel (à ne pas confondre avec le naturalisme) ; Wagner qui s'y connaissait, appelait cela « le purement humain libéré de toute convention ». Les Maîtres Chanteurs sont une œuvre où ce sens du naturel de Wagner se manifeste de façon concrète presque palpable et apparaît de la manière la plus simple et la plus éclatante. Quand on aime Les Maîtres Chanteurs, on a le sentiment d'avoir vécu à Nuremberg au XVème siècle, on croit presque avoir fait son apprentissage de cordonnier et quand on assiste à une représentation on a l'impression d'avoir revêtu ses plus beaux atours pour assister à la grande fête du chant, de la musique et de la poésie.

Y-a-t-il des éléments de la vie de Wagner ou sur son œuvre que vous avez découvert pendant vos recherches ou dans l'écriture de votre livre ?

Pratiquant la vie de Richard Wagner depuis plusieurs années, j'avoue ne pas avoir appris d'élément bien nouveau ; mais c'est vrai qu'en étudiant les médecins de Wagner, j'ai beaucoup appris sur leurs parcours biographiques, que cela soit celui d'Anton Pusinelli, son médecin à Dresde et « le fidèle parmi les fidèles » pour reprendre le terme de Martin Gregor-Dellin ou encore le docteur Josef Standarthner, sommité médicale de l'époque et médecin de l'impératrice Elisabeth II d'Autriche.
J'ai au moins appréhendé une chose sur « l'homme Wagner ». Au fil de mes lectures, j'ai constaté qu'une majorité du public a été amenée à se faire une opinion négative de l'homme qui est

jugé de nos jours avec la plus triviale prétention. Que de préjugés, diffusés par une pensée dominante, ne connaît-on pas ? Et c'est aujourd'hui un recours commode que d'accorder son admiration à l'artiste et sa répulsion à l'individu. Peut-être, par ce biais du quotidien et de la médecine, si les passionnés de Wagner et les mélomanes comprennent mieux désormais cet immense artiste, alors cet ouvrage aura atteint son objectif !

Propos recueillis par Alexandre Pham, avril 2014.

Lire aussi notre critique du livre : Un patient nommé Wagner, par Pascal Bouteldja

---

Bicentenaire Wagner 1813-2013. Grand dossier

Grand dossier Richard Wagner 2013, spécial bicentenaire…



Richard Wagner 2013

Né en 1813 (le 22 mai à Leipzig), décédé à Venise, le 13 février 1883, Wagner est à l'honneur en 2013: il s'agit de fêter et le bicentenaire de sa naissance et les 130 ans de sa mort. Particulièrement critiquée et discutée, son œuvre lyrique modifie en profondeur l'opéra, et dans sa conception dramatique et musicale, et dans les modalités de sa représentation: jusqu'au concept d'orchestre placé sous la scène, comme à Bayreuth. Inventeur du spectacle total en particulier dans le cycle de l'Anneau du Nibelung, soit 4 opéras d'une durée globale de plus de 15 heures, Wagner réinvente le théâtre lyrique à la fin du XIXème siècle. Jamais l'orchestre n'a été si essentiel ni le chant, en véritable fusion avec le tapis instrumental. Plus que jamais chez

Wagner, prime l'accomplissement du drame qui inféode chant et développement instrumental. C'est aussi un spectacle non plus décoratif, virtuose et divertissant mais conçu comme une initiation spirituelle adressé au plus nombre. Wagner a donc interrogé comme personne avant lui le langage, les moyens scéniques mais aussi la finalité de l'opéra.

L'homme se présente à nous avec ses contradictions et ses engagements discutables vite récupérés par les nazis qui en font leur emblème artistique (parmi d'autres compositeurs germaniques): icône de l'artiste maudit incompris par la société, il fut un hédoniste soucieux de son confort petit bourgeois; les lectures du Ring et des Maîtres Chanteurs ont tissé l'étoffe d'un créateur pangermaniste, annonciateur par son antisémitisme avéré, des pires idéologies barbares après lui… C'est enfin un séducteur à la vie sentimentale chaotique, finalement assagie à partir de sa rencontre avec la fille de Liszt, Cosima (alors mariée avec le chef Hans von Bulow, lui-même wagnérien fervent).

Mais l'artiste et le créateur sont indiscutables. Avant la réussite sur le plan esthétique de La Tétralogie, le choc de *Tristan und Isolde* (Munich, 1865) reste un jalon décisif dans l'histoire de l'opéra : écriture chromatique irrésolue (le fameux accord de Tristan), orchestre omniprésent, expression directe du jaillissement de la psyché où mort et amour se confondent… plus aucun compositeur d'envergure n'écrira de la même façon après *Tristan*. Et tous les génies ou grands créateurs après Wagner, paieront directement ou indirectement leur dette à Richard. S'il n'a pas de disciples manifestement déclarés ou reconnus par le maître, son œuvre influence tous les créateurs à partir des années 1860… dont en France, une fièvre collective qui recueille avec discernement et originalité son apport grâce au fédérateur César Franck puis D'Indy, Chausson, Vierne et jusqu'au Debussy des intermèdes de Pelléas et Mélisande, sans omettre les moins connus dont Victorin Joncières, l'un de ses plus militants défenseurs dans

l’Hexagone.

Aujourd’hui il est temps de repréciser voire nuancer certaines facettes de l’oeuvre et de la vie de Richard Wagner… A commencer par l’identification des grands thèmes de son théâtre lyrique, peu à peu précisé au fur et à mesure de ses ouvrages: de Rienzi, Le Vaisseau fantôme, Tannhäuser, Lohengrin jusqu’à Tristan, Der Ring et Parsifal, son ultime opéra : le statut de l’artiste, l’accomplissement irrésolu du désir, l’impossibilité de l’amour, mais surtout la compassion salvatrice et l’appel à une nouvelle fraternité, sujets bien peu mis en avant, pourtant moteurs dans La Tétralogie et particulièrement dans Parsifal… En vérité, il est temps de revenir à un Wagner expurgé des approches qui l’ont dénaturé: Wagner est bien le plus grand créateur lyrique de tous les temps et même le chantre de l’amour… aux côtés de l’acte II de Tristan, immersion dans l’extase amoureuse, le duo Sieglinde et Siegmund dans La Walkyrie (Première journée du Ring), comme dans Parsifal, l’évolution du personnage clé de Kundry, restent à nos yeux, l’invention poétique la plus bouleversante de Wagner.

Tout au long de l’année du centenaire Wagner 2013, Classiquenews dresse un bilan de l’oeuvre wagnérienne (opéras majeurs, dates biographiques décisives, évolution et accomplissements, contradictions de l’oeuvre, fils spirituels et détracteurs…), tout en récapitulant les grands événements lyriques à ne pas manquer en 2013… C’est aussi **plusieurs offres de voyages et évasions musicales** qui vous permettront de vivre cette année Wagner d’une manière inédite.

sommaire de notre dossier

Wagner 2013



Tout au long de l'année du centenaire Wagner 2013, Classiquenews dresse un bilan de l'oeuvre wagnérienne (opéras majeurs, dates biographiques décisives, évolution et accomplissements, contradictions de l'oeuvre, fils spirituels et détracteurs…), tout en récapitulant les grands événements lyriques à ne pas manquer en 2013… C'est aussi plusieurs offres de voyages et évasions musicales qui vous permettront de vivre cette année Wagner d'une manière inédite.

1. Les premières années: Les Fées, Rienzi… (1828-1842)
De Leipzig à Paris (1839) et Dresde (1842), par Delphine Ralph

Avant de composer ses premiers opéras, Wagner est un jeune chef qui dirige de nombreux opéras dont il apprend le métier, l'écriture, les enjeux… vocaux comme dramatiques. Dès 15 ans à Leipzig (1828), le jeune compositeur apprend l'écriture musicale auprès de Theodor Weinlig, alors cantor à Saint-Thomas. Une première Symphonie en ut (1831) démontre un tempérament très tôt maîtrisé: bavard, emporté, entier et toujours épique.

2. Les années 1840 à Dresde: Rienzi, Le Vaisseau Fantôme, Tannhäuser et Lohengrin (1843-1848)

L'opéra romantique allemand selon Wagner, par Carl Fischer

En 1842, Rienzi avait marqué une première synthèse indiscutable. Mais même s'il reste meyerbeerien, autant que beethovénien, Wagner change ensuite sa manière et la couleur de son inspiration avec Le Vaisseau fantôme: il quitte l'histoire et ses références naturellement pompeuses pour la légende: Tannhäuser et surtout Lohengrin confirment cette direction poétique.

3. De Munich à Bayreuth: l'accomplissement lyrique
Tristan und Isolde, Le Ring, Les Maîtres chanteurs… (1857-1883)
les opéras de la maturité: Tristan, Le Ring, Parsifal par Lucas Irom

A partir de 1857, Wagner met de côté la composition du Ring pour se consacrer totalement à Tristan und Isolde, composé de 1857 à 1859: il est alors l'hôte de ses protecteurs Otto et Mathilde Wesendonck…

les voyages et séjours musicaux de classiquenews.com

envie d'évasion ? envie d'opéra ?

organisez dès à présent votre voyage Wagner 2013…

le 22 décembre
Tannhäuser de Wagner à Berlin
Tannhäuser de Wagner au Deutsch Oper de Berlin
Du 21 au 23 décembre 2012
3 jours à Berlin, à partir de 789 euros
Soirée à l'opéra le samedi 22 décembre 2012
Tannhäuser de Wagner. Kristen Harms, mise en scène. Ulf Schirmer, direction. Avec Peter Seiffert, Tannhäuser; Christian Gerghaher, Eschenbach; Petra Maria Schnitzer, Elisabeth, Venus… En lire +

D’autres offres sur **Avenue des Voyages**: La Flûte Enchantée de Mozart à Baden Baden du 22 au 24 mars 2013, Madama Butterfly de Puccini avec Roberto Alagna, du 23 au 25 mars 2013, Les Contes d’Hoffmann d’Offenbach avec Natalie Dessay à Barcelone, du 22 au 24 février 2013… Offre spéciale: » Vienne musicale « , 3 jours de découverte dans la capitale autrichienne… découvrez les offres musique et opéra par notre partenaire » Avenue des voyages « … Voir toutes les offres évasion et opéra

calendrier Wagner 2013

les 4 productions et événements à ne pas manquer en 2013
2 Ring à Paris puis Dijon, Tannhäuser à l’Opéra du Rhin,…

Paris, Opéra Bastille



Le Ring 2013 par Philippe Jordan (direction) et Günter Krämer (mise en scène): reprise contestée et pourtant pour nous attendue, la production du Ring à Bastille reste l’une des réalisations de l’ère Joel, parmi les plus réussies, en particulier pour L’Or du Rhin puis La Walkyrie.
L’Or du Rhin, à partir 29 janvier 2013
Le festival Wagner: Der Ring 2013, l’intégralité de la Tétralogie en continu (ou presque): les 18, 19 puis 23 et 26 juin 2013

Monte Carlo, Opéra



récital lyrique Wagner
Auditorium Rainier III
les 8 et 10 février 2013
Jonas Alber, direction
Acte I de La Walkyrie
Acte II de Tristan und Isolde
Robert Dean Smith, Ann Petersen

Opéra du Rhin

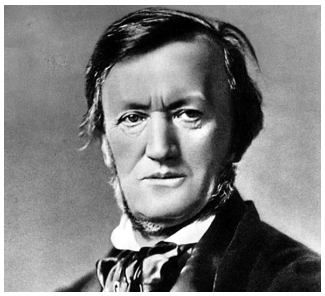
Mulhouse et Strasbourg



Tannhäuser
Du 24 mars au 8 avril 2013
Constantin Trinks, direction
Keith Warner, mise en scène
Scott MacAllister (Tannhäuser)

coup de coeur classiquenews

le Ring 2013, made in Dijon



Le Ring 2013 par l'excellent Daniel Kawka, Der Ring des Nibelungen… Du 5 au 13 octobre 2012. On le savait wagnérien convaincu; son Tristan und Isolde (Olivier Py, mise en scène, juin 2009) présenté sur la scène du Théâtre Dijonais avait été salué par la rédaction de classiquenews: aucun doute Daniel Kawka qui est aussi fondateur et chef principal de l'Ensemble Orchestral Contemporain reste le champion de cette année Wagner à venir en France: ne manquez pas chaque volet de sa Tétralogie: une réalisation d'ores et déjà passionnante voire historique si le plateau vocal est à la hauteur de l'exigence du maestro. Quoiqu'il en soit le geste du chef saura ciseler ce symphonisme ardent et chambriste dont il est l'un des rares à posséder la secrète alliance… **Du 5 au 13 octobre 2013.** **En lire +**